promettre; mais je promets des fatigues sans relâche, des neiges sans limites, des nuits prolongées, des marais, des fanges, enfin des poux ; et avec ces petits moyens, je trouve encore des hommes et même des femmes. Oui, j'ai des sœurs là-bas, et si j'étais assez riche pour les emmener et les établir, j'en aurais autant que je voudrais. »

Donc, si Fourier, ce Mahomet de cuisine, et les autres révélateurs du temps, qui tous plus ou moins tiennent de lui, pouvaient parvenir à faire de l'Europe le mauvais lieu qu'ils ont rêvé, la religion catholique y entretiendrait encore un élément de force avec lequel un beau jour elle nettoierait l'ignoble harem ; et si toute ressource était perdue, alors elle porterait ailleurs la virilité humaine, et une poignée de ses robustes enfants, peut-être fort négligés dans leur toilette, viendrait subjuguer l'Europe, comme aujourd'hui une poignée d'Européens subjugue le monde oriental.

Ce fut le destin de Rome devant les Barbares. Rome avait été très savante et très recherchée en parfumerie. Dans le grand cirque, quand le sang des hommes mêlé à celui des bêtes avait imbibé la terre, on faisait tomber des pluies de parfums qui éteignaient la fade et âcre odeur du sang. Les Barbares vinrent, effroyablement sales et grossiers : ils vidèrent le cirque et la ville ; et sans le christianisme, ils vidaient l'empire, et la mort vidait le monde.

Qui sait si le pauvre Benoît, tout peu clerc qu'il était, n'y pensait pas dans ces nuits du Colisée, qu'il vouait au travail de la prière, élevant ses mains vers Dieu, pour que le monde, puni de ses mollesses par la terreur, ne fût pas destitué de la vigueur des pauvres et des martyrs !

Ecoutons maintenant le R. P. Petitot. Dans son ouvrage, la *Monographie des Dènè-Dindjié*, il nous fait de ses sauvages la monographie suivante :

« Peuple nomade de chasseurs, de trappeurs et de pêcheurs, les *Dènè-Dindjié* habitent sous des tentes de peaux

d'élan ou de renne, garnies de poil ou sans poil, coniques ou demi-sphériques. Ils les nomment *nanbali*, *nonpalé*, *nivia*, *nijyé*, *étchiédé*, suivant les dialectes. Ces loges ou *boucanières* circulaires reposent sur des perches réunies en faisceau ou sur des cerceaux plantés en terre. Une ouverture ménagée au sommet laisse échapper la fumée d'un feu qu'on y entretient sans cesse. Certaines tribus plus apathiques ou plus endurcies à la rigueur du climat, se contentent de cahutes en branches de sapin décorées pompeusement du titre de maisons proprement dites (*kρuni kowa*).

« Dans la hutte comme dans la loge, quelques menus rameaux de sapin recouverts de vieilles robes de renne, de bison ou d'élan, forment à la fois la table, l'atelier, le siège et le lit du sauvage. Il s'y assied jambes croisées et y repose sur la dure, côte-à-côte avec tous les membres de sa famille, les visiteurs, les intrus et une meute de chiens de trait, effrontés, tapageurs et gloutons. C'est sur cette terre glacée, à peine cachée par des haillons, sous ce ciel arctique dont rien ne lui dérobe la vue, qu'il est venu au monde, qu'il a préparé sa couche nuptiale et qu'il rendra son dernier soupir, sans regret et presque avec indifférence. Ainsi le sauvage jouit de la faculté de dormir toujours à la belle étoile, même dans sa maison, et d'être chez lui partout où il plante sa tente. Il ne s'inquiète ni de questions territoriales, ni de cote mobilière, ni de droits de chasse et de pêche, ni de loyer, ni d'impôts sur les portes et fenêtres. Nul souci pour lui de payer le grand air qu'il respire, l'eau cristalline qui forme sa boisson, le bois dont il se chauffe et qu'il brûle par grands bûchers, les animaux qu'il tue et dont il se nourrit. Il va où il veut, il campe où bon lui semble, et mange quand il peut, mais toujours de bon appétit. En somme, lorsqu'il a des principes religieux pour le consoler dans ses peines,

et de la morale, le *Dènè* est l'être le plus heureux qui soit sous le soleil, parce qu'il n'a aucune attache sur terre. Toute sa fortune consiste dans une tente, un fusil, un chaudron, un gobelet et un traîneau pour transporter son ménage. Vous ne l'entendrez jamais se plaindre que le sol est pour son dos une couche trop dure, que le climat du cercle polaire est trop rigoureux, que son long hiver de neuf mois est intolérable, que son pays est stérile, sa nourriture trop frugale et trop monotone. Il n'est point de nabab plus fortuné que lui. Ne le plaignez pas car vous l'humilieriez singulièrement. Il se redresserait avec fierté et vous jetterait ces paroles sanglantes : « Mon beau-frère, je ne suis pas si malheureux que toi. Songe que c'est moi qui chasse pour toi et qui pourvois à ta subsistance. »

« La femme sauvage n'a pas plus de sensiblerie que son mari. Féconde comme une Irlandaise, patiente comme une esclave, elle travaille jusqu'au dernier moment de son terme et met au jour son fruit où que ce soit qu'elle se trouve, sans le secours d'aucun aide, sans cris, sans défaillances. Elle donne elle-même au nouveau-né les premiers soins que son état exige, puis elle l'allaitera pendant trois ou quatre ans, sans que sa sollicitude de nourrice l'empêche de vaquer aux soins du ménage, de tanner les peaux, de préparer les fourrures, de désosser et de boucaner la venaison, de piler les os pour en extraire la moelle, de coudre, de laver et de raccommoder sans cesse.

« Le lavage est une importation toute récente et européenne. Le *Dènè* et le *Dindjié* ne se lavaient jamais autrefois ; mais ils se nettoyaient les mains et le visage avec de la graisse ou avec un morceau de chair de poisson, ce qui vaut encore mieux. Aujourd'hui même, ils portent une chemise, quand ils en ont, jusqu'à ce qu'elle tombe en

pièces ; et lorsqu'ils veulent s'endimancher, ils en mettent deux ou trois par-dessus la sale, sans prendre le soin de tirer celle-ci. La vermine les dévore autant que la saleté les couvre. C'est là une plaie qu'il nous sera difficile de guérir.

« Le sauvage est positif en toutes choses, sauf en ce qui a trait au monde invisible et à l'existence à venir. Pour cela, comme nous l'avons vu, l'infidèle se repaît de fantômes. Quant à la poésie, il en ignore et le nom et la chose. S'il est admirateur de la belle nature, c'est ce que je n'oserais certifier, car j'en ai rarement vu s'extasier sur la beauté d'un paysage; mais avant toute chose il pense à vivre commodément, et choisit d'ordinaire, pour y planter sa tente, un lieu où l'eau et le bois mort abondent. Ce ne peut être naturellement un site enchanteur. Si le bois sec devient rare, l'Indien n'hésite pas un instant, il sacrifie la beauté à la nécessité en mettant le feu à la forêt. L'incendie gagnera du terrain, il ravagera la contrée sur un parcours de plusieurs lieues. Peu lui importe. « Quel beau pays ! s'écriera-t-il quelques années après, on le traverse sans que les branches vous crèvent les yeux, et nous y avons de quoi nous chauffer pendant longtemps. »

« Les animaux qui forment la nourriture de nos *Dènè-Dindjié* sont le renne des déserts, le grand renne des bois ou caribou, l'original ou élan d'Amérique, le bison, le bœuf musqué ou ovibos, l'argali ou antilochèvre des montagnes Rocheuses, le bighorn ou mouflon des montagnes, le castor et l'ondatra ou rat musqué. On voit que la liste est bien fournie.

« Ils chassent le renne de plusieurs manières : à courre, c'est-à-dire en le poursuivant à pied et à la raquette dans la neige, sur les grands lacs, dans les bois et les steppes ; au lacet, dont ils garnissent de vastes enceintes palissa-

dées vers lesquelles ils pourchassent cet animal au pied léger, lequel vit toujours par grands troupeaux. Ce mode de chasse est identique à celui que les Cris et les Assiniboines emploient pour capturer le bison ou buffalo, et les *Yakamas* de la Colombie britannique pour forcer le chevreuil. Certaines peuplades africaines le mettent aussi en usage pour se rendre maître de l'antilope et du zèbre, d'après le grand voyageur Livingstone. L'esprit inventif de l'homme lui suscite de partout les mêmes moyens pour parvenir aux mêmes fins.

« En été et en automne, les *Dènè-Dindjié* guettent le renne à certains détroits que l'animal a l'habitude de traverser en bandes, dans ses migrations périodiques de l'Océan glacial à l'intérieur, et *vice versâ*. Lorsqu'un troupeau s'est jeté à la nage, il est aussitôt entouré et massacré par tous les bras et par toutes les mains, voire même par celles des enfants et des femmes. C'est une boucherie qui jette l'abondance dans une tribu pour plus d'un mois. Mais que de gaspillages ont lieu dans ces occasions opimes! Les Dènè nomment le renne *étié*, *éthen*, *èkfwen*, c'est-à-dire viande, nourriture, pâture.

« Le mouton et la chèvre se chassent à l'affût, et il en est de même du castor et de l'original. Ces deux derniers animaux ont l'oreille si délicate et ils sont si rusés, que l'Indien a besoin de toute son adresse pour ne pas leur donner l'alarme. Un castor et un élan manqués sont ordinairement perdus pour le chasseur.

« Celui-ci dépèce lui-même les animaux qu'il a tués, à moins qu'ils ne se trouvent en trop grand nombre; mais c'est ordinairement à la femme et aux enfants qu'est dévolu le soin de venir chercher en traîneau, pour les conduire au camp, les grasses dépouilles des rois de la forêt. Ce n'est que justice. Pendant l'absence du père de famille, ses fils, s'ils sont trop jeunes pour chasser, ne se-

ront cependant pas demeurés inactifs. Ils auront creusé avec grand labeur et pendant une journée, des puits dans une croûte de glace de trois à neuf pieds d'épaisseur, afin d'y tendre des filets ou des lignes de pêche. Ou bien ils seront allés disposer dans les bois des lacets pour prendre le lapin sauvage, le ptarmigan tiqueté et la gélinotte blanche comme la neige; ils y auront fabriqué des trappes à martres, à renards ou à gloutons, dont les dépouilles, troquées dans les postes de commerce de la riche compagnie d'Hudson, procureront à l'habitant du désert des armes, des munitions, du fil à rets, des ustensiles et des vêtements. »



NOUVELLES DIVERSES

La Congrégation sera heureuse d'apprendre que la vie de notre Vénéré Fondateur, dont la composition a été confiée à l'activité et au talent du R. P. RAMBERT, avance rapidement. Nous en trouvons l'assurance dans ce passage d'une lettre de l'historien au T. R. Père Supérieur Général :

« Je travaille toujours beaucoup à la composition de la vie de notre Vénéré Fondateur et vraiment ce Père bien-aimé exauce la prière que je ne manque pas de lui faire chaque jour, de m'aider dans mon travail et de me le faciliter. J'avance beaucoup plus rapidement que je n'aurais osé l'espérer : me voilà arrivé à l'année 1856. Je n'ai donc plus que cinq ans encore pour toucher à la fin ; aussi j'ai la confiance d'avoir fini cette année, c'est-à-dire pour le mois de juin. Le plus important sera fait. »

Félicitons et remercions l'historien, et prions notre Immaculée Mère de bénir un travail qu'il poursuit avec tant de zèle.